conversations pour demain

textuel

36
uuo 808

Humanitaire le dilemme

Rony Brauman

entretien
avec
Philippe Petit

Dans la même collection

Pour une philosophie de la maladie
par François Dagognet

À paraître :

La République face au multiculturalisme
par Pierre-André Taguieff

Cybermonde, la politique du pire
par Paul Virilio

© Les éditions Textuel
7, rue Lacuée
75012 Paris

ISBN : 2-909317-17-X

Dépôt légal : mars 1996

Photographie de couverture :
© Annie Assouline

DL- 18 04 1996 116378



sommaire

11 **De la philanthropie à l'humanitaire**

De la fondation de la Croix-Rouge en 1864 à nos ONG d'aujourd'hui, Rony Brauman revisite le chemin accompli. Un parcours nécessaire dans l'histoire des idéaux et des échecs du mouvement humanitaire pour fonder une véritable morale capable d'affronter les dérives contemporaines.

37 **Pour une éthique de la sollicitude**

Comment définir les principes de l'humanitaire ? Impossible morale selon les uns, charité bien ordonnée selon les autres. Rony Brauman opte quant à lui pour une éthique à la fois réaliste et utopique.

77 **Vers une politique de la compassion**

Face aux dangers d'une professionnalisation et d'une politisation de l'humanitaire, il devient urgent de sauvegarder l'indépendance financière et morale des ONG. Rony Brauman s'y emploie et fait le pari d'une « reprivatisation ».

Cet entretien a été mené par Philippe Petit, docteur en philosophie et journaliste « Idées » à « L'Événement du Jeudi ».

Portrait

Le statut ambigu de la victime, voilà son obsession. Les hommes, du seul fait qu'ils sont nés, ont déjà des droits. La souffrance appelle le secours. Rony Brauman a la passion de l'humanitaire comme d'autres ont celle de la démocratie. À la question « Qu'est-ce que l'homme ? » il répond : un être qui n'est pas fait pour souffrir. Brauman n'est pas un simple militant de l'humanitaire, c'est un anarcho-humanitaire qui vit dans un perpétuel état d'exception. Chaque seconde, comme le dit Walter Benjamin, est pour lui la porte étroite par laquelle peut passer le Messie. Peu importe qu'il se définisse lui-même comme un « agnostique dur » ou un « athée mou », il n'est pas besoin de croire en Dieu pour éprouver la honte d'être un homme.
Né en 1950 à Jérusalem, Rony Brauman est un « humaniste a minima ». Son père était un résistant français qui émigra en Palestine en 1948 avant de se fixer définitivement à Paris en 1954. C'était un combattant, et son fils, un *baby-boomer* ayant grandi dans le souvenir d'Auschwitz. Comme tous les intellectuels dignes de

ce nom, l'ancien président de Médecins sans frontières se sent responsable devant les victimes du nazisme. Responsable, mais pas au point de se résoudre à faire du génocide juif « l'horizon indépassable de la souffrance humaine », pas au point d'oublier les cinq cent mille rwandais découpés à la machette et de fermer les yeux devant l'injustice qui frappe les enfants mourant chaque jour de par le monde, le regard vide. L'histoire de Rony Brauman passe par Jérusalem, mais elle ne s'y arrête pas. Longtemps partisan de la cause sioniste, l'auteur de *Devant le Mal. Rwanda : un génocide en direct* (1994) ne se reconnaît plus dans l'État d'Israël depuis la Révolte des pierres en 1988. Il est, pour parler comme Yeshayahu Leibowitz, un Juif sans refuge. Cela n'ôte rien à la cohérence de ses engagements. Pour avoir lu et apprécié *Le Septième Million* de Tom Seguev (1991), ce livre salutaire qui leva le voile sur la manière dont Ben Gourion imprégna à l'excès le peuple juif des leçons du génocide, parce qu'il est sur le point de réaliser une adaptation cinématographique de *Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt

(1961), Brauman continue à remplir son mandat. Pourfendeur du « tout-humanitaire », farouche défenseur d'un humanitaire adulte, conscient de ses limites et de ses contraintes, il demeure rebelle à toutes les formes de sacralisation de la morale. Ce n'est pas parce que s'accroît l'offre humanitaire que l'on doit être moins vigilant sur sa demande, et ce n'est pas parce que l'on commémore l'extermination des juifs d'Europe que l'on est en règle avec la mémoire. Brauman plaide pour une mémoire réelle autant que pour un humanitaire réaliste.

Loubard à quinze ans, Mao à dix-huit, médecin depuis 1975, président de MSF jusqu'en 1994, c'est un bel itinéraire. La philosophie humanitaire de Rony Brauman est le fruit d'un long et lent travail de maturation. Elle s'inscrit sur fond d'études et de contacts avec la réalité historique. Elle s'inscrit dans une mémoire profonde, ouverte, et en perpétuel mouvement. C'est parce qu'il relit l'Histoire et la relie avec le présent qu'il peut agir et penser. Qu'il s'agisse de la capitulation de la Croix Rouge sous le nazisme, qu'il déplore, ou de l'aventure bundiste, qu'il chérit, Brauman

va chercher dans le passé les forces nécessaires lui permettant de ne pas passer de compromis avec notre époque. Les droits de l'homme, on le sait, ne sont que des axiomes, « ils peuvent sur le marché coexister avec bien d'autres axiomes [...] qui les ignorent », disait Gilles Deleuze. Brauman sait éviter ce piège. Il n'a de cesse de s'interroger sur le marché de l'humanitaire. De ce devoir moral, il a fait une arme. De cette exigence, des raisons d'espérer. Après l'Éthiopie, après le Rwanda, après la Yougoslavie, Rony Brauman, qui dirigea pendant douze ans une des principales ONG françaises, avait besoin de recul. Témoin et acteur de l'histoire récente du mouvement humanitaire, il lui fallait respirer. C'était l'occasion de marquer une pause avec lui, de l'interroger sur son parcours et de le sonder sur ses convictions. Je m'attendais à un grain de prudence de sa part. Ce fut le contraire qui se passa. Rony Brauman a répondu à toutes mes questions. Toutes. In fine, je lui ai demandé : « Que puis-je espérer en faisant de l'humanitaire ? » Il m'a répondu : « Faire quelque chose qui a du sens. »

Philippe PETIT.



De la philanthropie à l'humanitaire

La morale humanitaire commande de se maintenir jusqu'au bout auprès des victimes, d'intervenir là où des hommes sont menacés dans leur dignité d'être humain. Cette morale est-elle selon vous une sorte d'invariant transhistorique ?

Non, pas un invariant. Les notions d'humanité et de victime ont elles-mêmes une histoire, ce qui empêche de penser la morale humanitaire comme un objet qui se tiendrait en dehors de l'histoire. Et pourtant, cette sommation à se tenir, sans discrimination, auprès de personnes en détresse et tenter de remédier à leur souffrance ne peut pas être relativisée. Sauf à piétiner ses principes essentiels, je ne vois pas comment concevoir la morale humanitaire autrement...

Ce qui traverse l'histoire et les cultures, c'est l'existence d'attitudes de compassion sans lesquelles il ne saurait y avoir de morale.

N'y a-t-il pas, d'un point de vue historique, des variations dans la manière d'exercer, de pratiquer cette morale ?

C'est évident : un fou ou un pauvre au XVI^e^ siècle, ce n'est pas un fou ou un pauvre au XX^e^ siècle. On ne se baigne jamais dans la même eau. Si l'on peut dire que l'injonction morale de prévenir et soulager des souffrances est consubstantielle à la vie en société, il faut ajouter que ses principes et ses modalités, issus de contextes très différents, sont éminemment variables.

Que les formes aient changé, cela paraît évident, mais cela signifie-t-il que les ressorts moraux de l'humanitaire aient fondamentalement évolué ? Sommes-nous de ce point de vue vraiment sortis du XIX^e^ siècle ?

Se souvenant du temps d'avant la « Grande Guerre », Stefan Zweig le décrit comme « l'âge d'or de la sécurité ». Sans ignorer la violence sociale tout aussi